

# Histoires d'amour dans l'histoire des Arabes

choisies, traduites et annotées par  
Jean-Jacques Schmidt

Sindbad  
*ACTES SUD*



## PRÉFACE

“Le bon sens est au monde la chose la mieux partagée”, a dit Descartes. Sans doute, mais mieux partagée encore a été, est et restera son contraire : la déraison, l’irrationnel qui échappe à l’entendement et fait de l’homme son jouet. Plus forte que la raison est la passion, ce dérèglement de l’âme, cette ivresse des sens et des pensées, cette émotion irrépressible si bien décrite par tant de poètes et d’écrivains de tous les pays depuis l’aube des temps.

Combien ont lutté contre des sentiments plus forts que tout, contre un amour fou et tyrannique ? Combien ont subi la magie d’un regard qui les a envoûtés et enchaînés à jamais, dans un coup de foudre reçu à l’improviste, des mains d’un destin capricieux auquel nul ne résiste !

On demanda à une bédouine des premiers temps de l’islam de dire ce qu’elle pensait de l’amour. Elle répondit par ces deux vers :

*L’amour, au début, est un penchant de l’âme de celui qui aime, et, comme par jeu, il le mène à la mort.*

*Il commence par un regard furtif ou par une plaisanterie et finit par jeter le cœur dans un brasier dévorant !*

L'amour fou, aveugle et passionné est intimement lié – enlacé plutôt – à la mort, comme l'ont montré tant d'exemples d'amours célèbres de l'histoire universelle.

*“Celui qui n'est pas mort de son amour n'a pas vécu par lui”*, a écrit le poète égyptien du XIII<sup>e</sup> siècle, Ibn al-Fârid. Et le Prophète lui-même a dit : *“Celui qui meurt d'un amour chaste et pur, celui-là est un martyr.”*

Combien d'amants célèbres du monde occidental ont vu finir en tragédie leur aventure sentimentale ! Les amours contrariées, les rivalités inexpiables entre familles, la malchance devenue malédiction, combien n'ont pas souffert mille morts, devenant ainsi de véritables martyrs de l'amour.

Depuis l'Antiquité grecque et romaine, pensons à Orphée et Eurydice, au déchirement de l'amour impossible de Phèdre pour Hippolyte, à la tragédie de Titus et Bérénice. Que dire, plus proches de nous, de Roméo et Juliette et, avant eux, de Tristan et Iseult ? La passion d'Héloïse pour Abélard, celle d'Antoine pour Cléopâtre, qui n'en a pas, au moins, entendu parler ? Et quel plus bel exemple d'amour que celui de la reine Artémise pour Mausole, son mari décédé ? Après avoir fait incinérer son corps, elle en recueillit les cendres. Puis, elle les mêla au vin d'une amphore et, dans un élan mystique, but le corps et l'âme de Mausole pour ne plus faire qu'un avec lui !

Les Arabes n'ont pas échappé à la loi commune. Eux aussi ont eu leurs couples célèbres et souvent douloureux d'amants dévorés d'une passion chaste et sans tache, que des clans séparent ou que leur couleur de peau empêche d'obtenir la main de celle pour laquelle ils vivent et sont prêts à mourir en glorieux combattants, en espérant obtenir d'elle au moins l'aumône d'un regard bienveillant à défaut d'amour !

Depuis les temps d'avant l'islam, puis sous la dynastie des Omeyyades de Damas aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne, nombreux furent ceux qui laissèrent leur souvenir gravé dans la mémoire des Arabes. Ils avaient pour noms 'Antara<sup>1</sup> et 'Abla, Qays<sup>2</sup> et Laylâ, 'Urwa<sup>3</sup> et 'Afrâ', Jamîl<sup>4</sup> et Buthayna, Qays et Lubnâ,

Kuthayyir<sup>5</sup> et ‘Azza, Dhû l-Rumma<sup>6</sup> et Mayy... et d’autres moins célèbres tels que Nusayb<sup>7</sup> et Zaynab, Bichr et Jayda, Ja’d et Asmâ’, al-Walîd ibn Yazîd<sup>8</sup> et Sufrâ... et la liste serait trop longue à énumérer.

Dans ce panthéon sentimental, des personnages, historiquement plus proches de nous, ont, également, pris place.

Ainsi de l’émir de Séville : al-Mu’tamid ibn ‘Abbâd<sup>9</sup> et I’timâd son épouse préférée, au XI<sup>e</sup> siècle de l’ère chrétienne et, à la même époque, le poète Ibn Zaydûn<sup>10</sup> amoureux transi de Wal-lâda, à laquelle il a consacré la plus grande partie de son recueil poétique, exprimant, avec sincérité, la souffrance que lui faisait endurer l’humeur capricieuse et désinvolte de celle qu’il aimait avec passion.

Les Arabes sont un peuple de poètes. Aussi, est-ce en vers qu’ils ont le mieux exprimé leurs sentiments. Dans le désert arabe, dès avant l’éclosion de la nouvelle religion ou plutôt du nouveau message divin révélé au Prophète, une poésie particulière est née, consacrée à chanter la noblesse et les vertus de la femme, objet d’adoration auquel fut voué un véritable culte. C’était la “dame”, souvent inaccessible, pour l’amour de laquelle des hommes étaient prêts à donner leur vie et ce qu’ils avaient de plus cher au monde !

Une tribu du Nord-Ouest de l’Arabie, celle des Banû ‘Udhra<sup>11</sup>, s’est rendue célèbre pour la pureté et la délicatesse de sa poésie amoureuse *ghazal*, expression d’un amour “courtois” qui aurait – pense-t-on – donné naissance à celui qui devait fleurir, plus tard, dans les cours chrétiennes de Provence.

Dans les villes du Hedjaz<sup>12</sup> : La Mecque<sup>13</sup> et Médine, le *ghazal* – contrairement à celui des bédouins du désert – fut moins lyrique, et la femme, tout en restant un être adoré pour sa chasteté, sa douceur et sa fidélité, était aussi – et surtout – un corps à la beauté fascinante, décrit dans les moindres détails avec des mots précieux et recherchés.

Dès l’instauration de la dynastie omeyyade en 661, le pouvoir politique s’était déplacé. Damas était devenue la capitale de

l'empire, remplaçant Médine qui avait été la capitale du califat depuis Abû Bakr<sup>14</sup>, le premier successeur du Prophète en 632.

Bien que siège des lieux saints de l'islam, La Mecque et Médine – du fait de l'éloignement des centres du pouvoir – connurent une période où la liberté de pensée et de mœurs favorisa la création artistique et, en particulier, la musique et le chant. Des écoles de chanteurs des deux sexes mirent en musique de nombreux vers dont ceux des grands amoureux que furent Jamîl, Qays, 'Antara et les autres.

À la même époque, et à La Mecque précisément, un grand poète de *ghazal* s'illustra. Il s'appelait 'Umar ibn Abî Rabî'a<sup>15</sup> et appartenait à une famille noble et fortunée. Aux antipodes des poètes des Banû 'Udhra (ou Udhrites), son seul souci était de traquer la beauté partout où elle se trouvait, et de vivre des aventures faciles. Manquant totalement de pudeur et avide de notoriété, il n'hésitait pas à improviser et à déclamer des vers adressés à des femmes de la plus haute société venues accomplir leur pèlerinage à La Mecque.

Ce dilettante esthète qui, parfois, sut faire preuve d'un lyrisme profond et sincère, ne fut pas le "chevalier servant", pur et sans tache, d'une seule "dame", source de vie et de mort comme pour les chastes et frustes bédouins du désert arabe.

Mais voyons, à présent, ce que nous offrent les quelques récits que nous avons sélectionnés et traduits.

À leur lecture, chacun pourra constater que la part qui y est faite au légendaire et au merveilleux est relativement restreinte, si ce n'est dans des cas comme celui de 'Urwa et 'Afrâ', qui fait penser à Tristan et Iseult réunis par-delà la tombe. En général, il s'agit de témoignages vécus ou relatés, de faits réels s'inscrivant dans un contexte historique et sociologique précis.

Pour ce qui est de la présentation des textes, le choix a été fait de les inscrire dans une suite chronologique allant de l'époque antéislamique à celle du début de l'islam, puis à celle du califat abbasside et de la période andalouse.

Quant aux sources arabes auxquelles nous avons puisé, elles sont les suivantes :

---

– *Le Livre des chansons (Kitâb al-aghânî)* d’Abû l-Faraj al-Isfahânî (mort en 967), Dâr al-Thaqâfa, Beyrouth, 1956.

– *Les Tourments des amants (Masâri‘ al-‘uchâqi)* d’Abû Muhamad al-Sarrâj (mort en 1106), Dâr Sâder, Beyrouth, 1958.

– *Le Collier de la colombe (Tawq al-hamâma)* d’Ibn Hazm de Cordoue (mort en 1063).

– *Histoires d’amoureux (Nawâdir al-‘uchâq)* d’Ibrâhîm Zaydân, SARL Kalimat Arabia, Le Caire, 2012.





## ÉPOQUE ANTÉISLAMIQUE



## UNE FUNESTE MÉPRISE

Abû Miskîn raconte : “Quelques hommes des Banû Hanîfa<sup>1</sup> avaient décidé de partir en randonnée du côté d’une montagne du territoire de leur tribu. L’un d’eux aperçut une jeune fille dont il tomba, instantanément, amoureux. « Je ne partirai pas, dit-il à ses compagnons, tant que je ne lui aurais pas envoyé un message pour lui déclarer ma flamme ! » Ils eurent beau insister pour qu’il y renonce et parte avec eux, rien n’y fit. Il réussit à adresser un message à la jeune fille qui ne fut pas insensible à sa déclaration d’amour. Par une nuit de pleine lune, il s’approcha de sa tente, l’arc à l’épaule. Elle était endormie, entourée de ses frères. Il la réveilla doucement. « Va-t’en ! chuchota-t-elle, ou je réveille mes frères qui te tueront ! – Par Dieu ! La mort me serait plus douce que ce que tu me fais endurer ! Donne-moi seulement ta main, que je la pose sur mon cœur ; ensuite, je m’en irai. » Elle lui donna sa main qu’il posa sur son cœur. Puis il partit. La nuit suivante, il revint la voir. Cette fois, il lui dit : « Permetts-moi d’effleurer tes lèvres. Après cela, je m’en irai pour ne plus revenir. » Elle le laissa poser ses lèvres sur les siennes. Puis il partit vers la montagne proche.

Les feux de la passion avaient commencé d'embraser le cœur de la belle. Mais des membres de la tribu ayant découvert le manège du jeune homme s'écrièrent, furieux : « Allons déloger ce débauché de la montagne où il se cache ! » La jeune fille les entendit et s'empressa d'envoyer à son amoureux un messager l'avertir que, cette même nuit, des hommes de sa tribu allaient partir à sa recherche et qu'il devait se tenir sur ses gardes. Il reçut le message et, le soir venu, prit position à un endroit de la montagne d'où il pouvait apercevoir la plaine sans être vu. Puis il attendit, armé de son arc et de ses flèches.

Juste avant la tombée de la nuit, une véritable trombe d'eau s'abattit du ciel sur le campement, ce qui dissuada les hommes de la tribu de se lancer à la poursuite du soupirant. Au petit jour, la pluie avait cessé de tomber et les nuages s'étaient dissipés. La jeune fille en profita pour sortir subrepticement de sa tente et partit, accompagnée d'une servante, à la rencontre du jeune homme. Mais la pluie s'étant remise à tomber de plus belle, elle dénoua ses cheveux.

Depuis son observatoire, le jeune homme vit deux silhouettes aux contours imprécis avancer vers lui. Croyant avoir affaire à ceux qui le recherchaient, il prit son arc et décocha une flèche qui alla transpercer le cœur de la jeune fille. La servante se mit à pousser des cris. Il descendit alors de la montagne, en courant et trouva celle qu'il aimait gisant dans une mare de sang. À cette vue il déclama ces vers :

*Des croassements de corbeau m'avaient annoncé cette horrible fin.*

*Pleure, toi qui l'as tuée! – Las! Le destin est le plus fort.*

*Endure ton sort avec constance – sinon, il ne te reste plus qu'à mourir.*

Et il se transperça le cœur avec la pointe de sa flèche. Les gens de la tribu trouvèrent leurs deux corps inertes gisant côte à côte et les enterrèrent dans la même tombe.”

## BICHR ET JAYDÂ

Numayr ibn Quhayf al-Hilâli raconte : "Il y avait dans la tribu des Banû Hilâl<sup>2</sup> un jeune homme appelé Bichr et surnommé al-Achtar (l'homme au bec-de-lièvre). C'était un seigneur à la belle prestance, courageux et plein de générosité. Il était tombé amoureux d'une jeune fille de son clan nommée Jaydâ qui était d'une grande beauté. Leur passion finit par être connue au point de provoquer de sérieuses frictions entre le jeune homme et la famille de sa bien-aimée jusqu'à dégénérer en affrontements qui se soldèrent par des morts et des blessés. Les deux jeunes gens décidèrent alors de se tenir le plus loin possible l'un de l'autre, pour éviter que les choses n'aillent encore plus loin.

Cependant cette séparation volontaire d'avec sa belle finit par peser douloureusement à al-Achtar, si bien qu'il vint, un jour, me voir et me dit : « Numayr ! Accepterais-tu de me rendre un grand service ? – Tout ce que tu voudras. – Aide-moi à trouver le moyen de rendre visite, en cachette, à Jaydâ ! J'ai un désir si ardent de la revoir ! Elle est toute mon âme, et sans elle je ne vis plus. – Tu peux compter sur moi, lui répondis-je. Enfourche ta monture et suis-moi ! » Nous voyageâmes pendant une journée et une nuit. Enfin, au coucher du soleil, nous aperçûmes le campement de l'objet de tous ses désirs. Après être passés, discrètement, par un col, nous fîmes baraquier nos bêtes tout près des tentes. Al-Achtar s'assit et me dit : « Numayr ! Introduis-toi dans le campement. Tu diras à ceux que tu pourrais y rencontrer que tu es à la recherche d'une bête égarée. Et surtout pas un mot sur ma présence. Si jamais tu croises la servante de Jaydâ, transmets-lui mon salut, demande-lui des nouvelles de sa maîtresse et dis-lui où je me trouve. » Je pénétrai donc dans le campement et finis par tomber sur la servante à qui je demandai des nouvelles de Jaydâ. Puis je l'informai de l'endroit où se trouvait al-Achtar, ajoutant que celui-ci donnait rendez-vous à sa maîtresse auprès d'arbustes situés à un bout du campement. Je retournai, ensuite, retrouver mon ami. Nous conduisîmes nos montures à l'écart jusqu'à

l'heure du rendez-vous. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre : Jaydâ était là, qui venait vers nous. Al-Achtar, n'y tenant plus, se précipita vers elle pour la saluer. Il lui serra la main avec passion. Je me tins à l'écart. Mais ils me dirent : « Reste avec nous ! Nous n'avons rien de répréhensible qu'il faille cacher et il n'est rien dont tu ne puisses être le témoin ! »

J'allai donc m'asseoir à leurs côtés. Ils passèrent un long moment à converser. Puis, sentant qu'elle voulait regagner sa tente, al-Achtar lui dit : « Pourrais-tu trouver le moyen de nous permettre de passer toute une nuit à converser et à faire l'échange de nos sentiments ? – Hélas, répondit-elle, c'est impossible ! Sauf à risquer de connaître les mêmes mésaventures que celles que nous avons déjà connues ! – Pourtant, il faut, absolument, trouver un moyen, le ciel dût-il s'abattre sur la terre ! – Ton ami est-il fiable ? fit alors Jaydâ. Peut-on compter sur son aide ? – Absolument. – Jeune homme, me dit-elle, serais-tu prêt à nous rendre un grand service ? – Demande-moi ce que tu voudras. Je serai attentif à tes vœux, dussé-je y perdre mon âme ! » Elle se leva et ôta ses vêtements dont elle me recouvrit. Puis elle dit : « Va jusqu'à ma tente et entres-y. Mon mari ne va pas tarder à venir. Il te demandera de lui donner un récipient pour aller le remplir de lait de chamelle. Ne le lui donne que longtemps après qu'il te l'aura demandé. Jette-le-lui, alors, mais ne le lui donne pas de la main à la main. C'est ainsi que j'ai l'habitude de faire. Il s'en ira, alors, traire la chamelle et remplir le récipient. Après quoi il reviendra et te le tendra en disant : 'Tiens ! Bois !' Ne le prends pas tout de suite. Attends qu'il le pose à côté de toi. Ensuite, tu ne le reverras plus jusqu'au petit matin, si Dieu le veut ! »

Je partis donc, raconte Numayr, et agis comme elle m'avait conseillé de le faire. Quand le mari arriva avec le récipient plein de lait, il m'ordonna de le prendre, ce que je ne fis pas. Finalement, je tendis la main pour le prendre au moment où lui-même tendait la sienne pour le déposer. Nos deux mains s'entrechoquèrent, le récipient se renversa et tout le lait se répandit sur le sol. « C'en est trop ! » hurla l'homme qui alla décrocher d'un pieu dressé

à l'extérieur de la tente un fouet noueux et souple comme une peau de serpent. Il rentra ensuite et se dirigea vers moi, déchira le voile qui me dissimulait, me prit par les cheveux et me lacéra le dos à coups de fouet. J'eus droit à trente coups. Heureusement, sa mère et ses frères ainsi qu'une sœur à lui vinrent m'arracher à sa fureur, sans quoi j'aurais peut-être rendu l'âme. Une fois le mari sorti de la tente en compagnie des siens, je rajustai le voile qui me cachait le visage et repris ma place initiale. Peu après, la mère de Jaydâ entra pour me parler, croyant avoir affaire à sa fille. Je pris soin de n'émettre que des sanglots entrecoupés de silences et ramenai sur moi mes habits. « Ma fille, me dit-elle, crains le Seigneur! Évite de mettre ton mari en colère, cela vaudra mieux pour toi. Pour ce qui est d'al-Achtar, fais-toi une raison : il est perdu pour toi, à jamais. » Puis elle me laissa et me dit en sortant : « Je vais t'envoyer ta sœur. Elle va te consoler et passer la nuit avec toi! » Peu après, arriva une jeune fille qui se mit à pleurer et à maudire celui qui m'avait frappé. Moi, je ne desserrai pas les dents. Elle s'allongea à côté de moi et, peu à peu, retrouva le calme. Je lui mis, alors, une main sur la bouche pour l'empêcher de crier et lui chuchotai : « Du calme, ma belle! Ta sœur est avec al-Achtar. C'est à cause d'elle que, cette nuit, on m'a mis le dos dans un tel état! Quant à toi, si tu dis un seul mot, je crierai le plus fort que je pourrai et ferai éclater le scandale! Tu as le choix! » Elle se calma et j'ôtai ma main de sur sa bouche. La donzelle frétila comme une tendre tige frémissant au vent. Je passai, en sa compagnie la plus agréable des nuits, à discuter et à nous faire des confidences. Elle rit beaucoup des coups que j'avais reçus. Et nous restâmes ainsi jusqu'aux premières lueurs du jour. Jaydâ entra alors, par l'arrière de la tente. Quand elle me vit allongé à côté d'un corps féminin, elle s'écria, stupéfaite : « Mais... Qui donc est avec toi? – C'est ta sœur. – Comment est-ce possible? – Elle te racontera elle-même. »

Je lui repris mes vêtements et allai retrouver mon ami. Nous enfourchâmes, furtivement, nos montures. Revenu, peu à peu, de mes émotions, je lui racontai mes mésaventures et lui découvris